Molière, Jean Baptiste Poquelin
Amphitryon



AMPHITRYON.

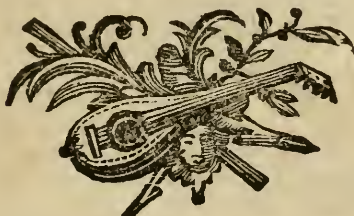
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE MOLIERE.

Représentée par les Comédiens Français ordinaires du Roi, en 1668.

NOUVELLE ÉDITION.



A AVIGNON,

Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire, Place Saint-Didier.

M. DCC XC.

ACTEURS.

JUPITER, ſous la figure d'Amphitryon.

MERCURE, ſous la figure de Soſie.

AMPHITRYON, Général des Thébains.

ALCMENE, Femme d'Amphitryon.

CLEANTHIS, Suivante d'Alcmene, & Femme de Soſie.

ARGATIPHONTIDAS,	Capitaines Thébains.
NAUCRATES,	
POLIDAS,	
POSICLÉS,	

SOSIE, Valet d'Amphitryon.

La Scene eſt à Thebes devant le Palais d'Amphitryon.



AMPHITRYON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

QUi va là ? Hé ? ma peur à chaque pas s'accroît.
Meſſieurs, ami de tout le monde.
Ah, quelle audace ſans ſeconde,
De marcher à l'heure qu'il eſt !
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour !
Quoi ! ſi pour ſon prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit ſi noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer ſon retour,
Et le détail de ſa victoire,
Ne pouvoit il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Soſie, à quelle ſervitude
Tes jours ſont-ils aſſujettis ?
Notre ſort eſt beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout ſoit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'aſſidu ſervice
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame inſenſée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fauſſe penſée
Qu'ont tous les autres gens, que nous ſommes heureux,
Vers la retraite, en vain, la raiſon nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y conſent ;
Leur vue a ſur notre zele
Un aſcendant trop puiſſant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil careſſant

Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obſcurité,
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit pour l'ambaſſade
Quelque diſcours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'eſtoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font ils des récits de bataille,
Dont-ils ſe font tenus loin?
Pour jouer mon rôle ſans peine,
Je le veux un peu repaſſer.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mene,
Et cette lanterne eſt Alcmene,
A qui je me dois adreſſer.
(*Soſie poſe ſa lanterne à terre.*)
Madame, Amphitryon mon maître & votre époux...
Bon. Beau début! L'eſprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choiſir entre tous,
Pour vous donner avis du ſuccès de ſes armes,
Et du deſir qu'il a de ſe voir près de vous.
Ah! vraiment, mon pauvre Soſie,
A te revoir j'ai de la joie au cœur.
Madame, ce m'eſt trop d'honneur,
Et mon deſtin doit faire envie.
Bien répondu. *Comment ſe porte Amphitryon?*
Madame, en homme de courage,
Dans les occaſions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!
Quand viendra t-il, par ſon retour charmant,
Rendre mon ame ſatisfaite?
Le plutôt qu'il pourra, Madame, aſſurément;
Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah! *Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis?*
Que dit-il, que fait il? Contente un peu mon ame.
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte! où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes?
Que font les révoltés; dis moi, quel eſt leur ſort?
Ils n'ont pu réſiſter, Madame, à notre effort;
Nous les avons taillés en piéces,
Mis Ptérélas leur chef à mort,
Pris Télebe d'aſſaut; & déjà, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes.
Ah, quel ſuccès! O Dieux! Qui l'eût pu jamais croire?
Raconte moi, Soſie, un tel événement.
Je le veux bien, Madame; & ſans m'enfler de gloire.

Du détail de cette victoire,
Je puis parler très-savamment.
Figurez-vous donc que Télebe,
Madame, est de ce côté;
(Sosie marque les lieux sur sa main.)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thebe.
La riviere est comme là.
Ici nos gens se camperent,
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occuperent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etoit leur infanterie;
Et plus bas du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prieres,
Tous les ordres donnés, on donne le signal;
Les ennemis, pensant nous tailler des croupieres,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon notre Roi;
Et voici le corps d'armée,
(On fait un peu de bruit.)
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entens quelque bruit ce me semble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.*

SOus ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Mon cœur, tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Cette nuit, en longueur, me semble sans pareille.
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,

Ou que, trop tard, au lit, le blond Phœbus ſommeille;
Pour avoir trop pris de ſon vin.

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras ſaura bien tantôt
Châtier cette inſolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE, *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah, par ma foi, j'avois raiſon;
C'eſt fait de moi chétive créature.
Je vois, devant notre maiſon,
Certain homme, dont l'encolure
Ne me préſage rien de bon.
Pour faire ſemblant d'aſſurance,
Je veux chanter un peu d'ici. (*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc eſt ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter, & m'étourdir ainſi?
(*A meſure que Mercure parle, la voix de Soſie s'affoiblit peu à peu.*)
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE, *à part.*

Cet homme, aſſurément, n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine,
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme eſt ceci?
De mortelles frayeurs je ſens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant auſſi?
Peut-être a-t-il, dans l'ame, autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croie un oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître.
Faiſons-nous du cœur par raiſon.
Il eſt ſeul, comme moi; je ſuis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui moi?

SOSIE. (*à part.*)

Moi. Courage, Sosie.

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah, ceci me déplaît! SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument, par force, ou par amour;
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour;
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même. MERCURE.

A toi-même; & t'en voilà certain.
(*Mercure donne un soufflet à Sosie.*)

SOSIE.

Ah, ah, c'est tout de bon!

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu, l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encore rien.

Nous verrons bien autre chose;
Pour y faire quelque pose,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

MERCURE, *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu portes ton audace;
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi, tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE.

Comment chez nous?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître!
Tu te dis de cette maison?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien, que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

MERCURE.

Hé, comment.

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ; de quelle rage est ton ame saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le ptends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême ;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE, *battu par Mercure.*

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris.

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie,
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame ;
Et le cœur est digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien, es-tu Sosie à présent ; qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,

Et tout le changement que je trouve à la chose ;
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, *menaçant Sosie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais treves à tes coups.

MERCURE.

Fais donc treve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence,
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ; dis, traître ?

SOSIE.

Hélas, je suis ce que tu veux !
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux ;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, & tout Thebes l'avoue ;
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie ?

MERCURE.

Oui, Sosie ; &, si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *à part.*

Ciel, me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ;
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron ?
Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi ?

SOSIE.

Non ; mais au nom des Dieux donne-moi la licence.
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,
Que les coups n'en seront point.
Signons une treve.

MERCURE.

Paſſe.

Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaiſie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu ſerois démon,
Que je ne ſois pas moi, que je ne ſois Soſie ?

MERCURE, *levant le bâton ſur Soſie.*

Comment, tu peux ?...

SOSIE.

Ah, tout doux !
Nous avons fait treve aux coups.

MERCURE.

Quoi, pendard, impoſteur, coquin !...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis m'en tant que tu voudras,
Ce ſont légeres bleſſures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Soſie ?

SOSIE.

Oui. Quel conte frivole.

MERCURE.

Sus, je romps notre treve, & reprend ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et ſouffrir un diſcours ſi loin de l'apparence.
Etre ce que je ſuis, eſt-il en ta puiſſance ?
Et puis-je ceſſer d'être moi ?
S'aviſa-t-on jamais d'une choſe pareille ?
Et peut-on démentir cent indices preſſans ?
Rêvai-je ? Eſt-ce que je ſommeille ?
Ai-je l'eſprit troublé par des tranſports puiſſans ?
Ne ſens-je pas bien que je veille ?
Ne ſuis-je pas dans mon bon ſens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmene ſa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant ſa flâme,
Un récit de ſes faits contre nos ennemis ?
Ne ſuis-je pas du port arrivé tout à-l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvai-je pas devant notre demeure ?
Ne t'y parlai-je pas d'un eſprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas ſur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?

Ah, tout cela n'eſt que trop véritable,
Et, plût au Ciel, le fût-il moins!
Ceſſe donc d'inſulter au ſort d'un miſérable;
Et laiſſe à mon devoir s'acquitter de ſes ſoins.

MERCURE.

Arrête; ou ſur ton dos, le moindre pas attire
Un aſſommant éclat de mon juſte courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Eſt à moins hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaiſſeau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne ſait comme je ſuis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmene ſa femme,
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'eſt moi qu'Amphitryon députe vers Alcmene;
Et qui, du por Perſique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de ſon bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'eſt moi qui ſuis Soſie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frere d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude:
Dont, l'humeur me fait enrager.
Qui, dans Thebes, ai reçu mille coups d'étrivieres,
Sans en avoir jamais dit rien;
Et jadis, en public, fus marqué par derriere,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *bas à part.*

Il a raiſon. A moins d'être Soſie,
On ne peut pas ſavoir ce qu'il dit;
Et dans l'étonnement dont mon ame eſt ſaiſie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet; maintenant que je le conſidere,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faiſons-lui quelque queſtion,
Afin d'éclaircir ce myſtere.

(*haut.*)

Parmi tout le butin fait ſur nos ennemis,
Qu'eſt-ce qu'Amphitryon obtint pour ſon partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœuds proprement mis,
Dont leur chef ſe paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui deſtine-t-il un ſi riche préſent?

MERCURE.

A ſa femme; &, ſur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, eſt-il mis à préſent ?

MERCURE.

Dans un coffret ſcellé des armes de mon maître.

SOSIE, *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot, à chaque répartie;
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il eſt déjà Soſie,
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant, quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis je rencontrer quelque clarté fidelle
Pour démêler ce que je voi ?
Ce que j'ai fait tout ſeul, & que n'a vu perſonne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut ſavoir.
Par cette queſtion il faut que je l'étonne;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.

(*haut.*)

Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE, *bas à part.*

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer ;
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes ;
Dont je ſus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE, *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille
En ſa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

(*haut.*)

Je ne ſaurois nier aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie ; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois.
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents ;

Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose :
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là dedans.

MERCURE.

Ah, tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade !

SOSIE, *battu par Mercure.*

Ah, qu'est ceci, grands Dieux ! il frappe un ton plus fort ;
Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme ; & retournons au port.
O juste Ciel, j'ai fait une belle ambassade.

MERCURE, *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir ; &, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmene.

SCENE III.

JUPITER, *sous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLEANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

DEfendez, chere Alcmene, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré
Pourroit être blâmé dans la bouche publique ;
Et j'en veux pour témoin unique
Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits ;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits ;
Mais quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal ;
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas, est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
Au moindre choc dont on entend parler ?

Voit-on, dans les horreurs d'une telle penſée,
Par où jamais ſe conſoler
Du coup dont on eſt menacée ?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur ſuprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendreſſes d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime ?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé,
Et c'eſt, je vous l'avoue, une choſe charmante,
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et pour les bien goûter, mon amour, chere Alcmene,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je duſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah, ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſavez pas dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe.
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la maniere d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcmene,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franchement,
Et je ſens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant de nos vœux, jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui ſeul votre cœur s'abandonne;
Et ſa paſſion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure ſource, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hymenée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus cheres faveurs
La douceur eſt empoiſonnée.
Dans le ſcrupule enfin dont il eſt combattu,
Il veut, pour ſatisfaire à ſa délicateſſe,

Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse ;
Que le mari ne soit que pour votre vertu ;
Et que de votre cœur, de bonté revêtu ;
L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage ;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage ;
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmene, que vous ne pensez ;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable ;
Et du retour au port, les momens sont pressés.
Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous ;
Mais, belle Alcmene, au moins, quand vous verrez l'époux ;
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux ;
Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.

CLEANTHIS, MERCURE.

CLEANTHIS, *à part.*

O Ciel, que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri !
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses !

MERCURE, *à part.*

La nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
Et, pour effacer les étoiles,
Le soleil de son lit, peut maintenant sortir.

CLEANTIS, *arrêtant Mercure.*

Quoi, c'est ainsi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et, comment donc, ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas ?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer ?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie !
Nous avons tant de temps ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi, partir ainsi d'une façon brutale,
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale !

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon efprit
T'aille chercher des fariboles !
Quinze ans de mariage épuifent les paroles ;
Et, depuis bien long-temps, nous nous fommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien pour Alcmene il étale de flâme,
Et rougis, là-deffus du peu de paffion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu, Cléanthis, ils font encore amans !
Il eft certain âge où tout paffe ;
Et ce qui leur fied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaife grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pouffer les beaux fentimens.

CLEANTHIS.

Quoi, fuis-je hors d'état, perfide, d'efpérer
Qu'un cœur auprès de moi foupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire ;
Mais je fuis trop barbon pour ofer foupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet infigne bonheur,
De te voir, pour époufe, une femme d'honneur ?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne foit point fi femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment, de trop bien vivre, on te voit me blâmer ?

MERCURE.

La douceur d'une femme eft tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne ceffe de m'affommer.

CLEANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fauffes tendreffes,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui favent accabler leurs maris de careffes,
Pour leur faire avaler l'ufage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dife ?
Un mal d'opinion ne touche que les fots ;
Et je prendrois pour ma dévife,
Moins d'honneur & plus de repos.

CLEANTHIS.

Comment, tu fouffrirois, fans nulle répugnance,

Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chere ame,
Il me faut suivre Amphitryon.

CLEANTHIS, *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! que dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

Viens ça, bourreau, viens ça. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire;
Et que, pour te traiter comme je le désire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton.

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, & vous êtes le maître;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflâme,
Et, tout du long, t'ouir sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,
Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame,
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou comme, auprès des grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,

Ou bien uſer de complaiſance ?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort ſincere.

SOSIE.

Bon. C'eſt aſſez, laiſſez-moi faire ;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois ſu preſcrire....

SOSIE.

Je ſuis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Peſtant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudiſſant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin ?

SOSIE.

Monſieur, vous n'avez rien qu'à dire,
Je mentirai, ſi vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zele.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices ;
Divers penchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices ;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis....

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Enſuite ?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler & mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Soſie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcmene,
Et qui, de nos ſecrets, a connoiſſance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes !

SOSIE.

Non, Monſieur, c'eſt la vérité pure,
Ce moi, plutôt que moi, s'eſt au logis trouvé ;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fuſſe arrivé.

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit ?
Eſt-ce ſonge ? eſt-ce ivrognerie ?
Aliénation d'eſprit ?
Ou méchante plaiſanterie ?

SOSIE.

Non, c'eſt la choſe comme elle eſt,
Et point du tout conte frivole.
Je ſuis homme d'honneur, j'en donne ma parole ;
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis, que croyant n'être qu'un ſeul Soſie,
Je me ſuis trouvé deux chez nous,
Et que de ces deux moi, piqués de jalouſie,
L'un eſt à la maiſon, & l'autre eſt avec vous ;
Que le moi que voici, chargé de laſſitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard & diſpos ;
Et n'ayant d'autre inquiétude,
Que de battre & caſſer des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confeſſe,
D'un eſprit bien poſé, bien tranquille & bien doux ;
Pour ſouffrir qu'un valet de chanſons me repaiſſe.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous,
Vous ſavez que d'abord tout ceſſe.

AMPHITRYON.

Non, ſans emportement je te veux écouter ;
Je te l'ai promis. Mais dis, en bonne conſcience,
Au myſtere nouveau que tu me viens conter,
Eſt-il quelque ombre d'apparence ?

SOSIE.

Non, vous avez raiſon ; & la choſe à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'eſt un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun ;
Cela choque le ſens commun ;
Mais cela ne laiſſe pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être inſenſé ?

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, ſans une peine extrême,

Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé ;
Et long-temps d'impoſteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé ;
J'ai vu que c'étoit moi, ſans aucun ſtratagême ;
Des pieds juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes.
Enfin deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes ;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maiſon ?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé, de quelle ſorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raiſon ?
Et ne me ſuis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRYON.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos ſent encor une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment !

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici ;
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainſi....

SOSIE.

Ce ne ſont point des badinages.
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle a de grands avantages ;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages ;
Et ce diable de moi m'a roſſé comme il faut ;
C'eſt un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi ?

SOSIE.

Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même ſorte ?
Moi, vous dis je, ce moi, plus robuſte que moi ;
Ce moi, qui s'eſt de force emparé de la porte ;
Ce moi, qui m'a fait filer doux ;
Ce moi, qui le ſeul moi veut être ;
Ce moi, de moi-même jaloux ;
Ce moi vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eſt fait connoître ;
Enfin ce moi, qui ſuis chez nous ;
Ce moi, qui s'eſt montré mon maître ;
Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, ſi j'ai bu que de l'eau ;
Sur mon ſerment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au ſommeil tes ſens ſe ſoient portés ;
Et qu'un ſonge fâcheux, dans ſes confus myſteres,
T'ait fait voir toutes les chimeres,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout auſſi peu. Je n'ai point ſommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'étois bien éveillé ce matin, ſur ma vie ;
Et bien éveillé même étoit l'autre Soſie,
Quand il m'a ſi bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis moi, je t'impoſe ſilence.
C'eſt trop me fatiguer l'eſprit ;
Et je ſuis un vrai fou d'avoir eu la patience
D'écouter, d'un valet, les ſottiſes qu'il dit.

SOSIE, *à part.*

Tous les diſcours ſont des ſottiſes,
Partant d'un homme ſans éclat.
Ce ſeroit paroles exquiſes,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons ſans davantage attendre.

Mais Alcmene paroît avec tous ſes appas ;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas;
Et mon abord la va ſurprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRYON, CLEANTHIS, SOSIE.

ALCMENE, *ſans voir Amphitryon.*

ALlons, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages,
Et les remercier des ſuccès glorieux,
Dont Thebes, par ſon bras, goûte les avantages.
(Apercevant Amphitryon.)
O Dieux !

AMPHITRYON.

Faſſe le Ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
Avec plaiſir ſoit revu de ſa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi! de retour ſi-tôt?

AMPHITRYON.

Certes, c'eſt en ce jour,
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce, *Quoi ſi tôt de retour?*
En ces occaſions, n'eſt guere le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'oſois me flatter en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment déſiré,
Donne à tous les inſtans une longueur extrême;
Et l'abſence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRYON.

Non, Alcmene, à ſon impatience
On meſure le temps en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'abſence
En perſonne qui n'aime pas.
Lorſque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue,
Et ce dont on chérit la vue,
Ne revient jamais aſſez tôt.
De votre accueil, je le confeſſe,
Se plaint ici mon amoureuſe ardeur;
Et j'attendois de votre cœur,

D'autres transports de joie & de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire ;
Et, si vous vous plaignez de moi,
Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment ?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvemens d'une entiere alégresse ?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous là ?

ALCMENE.

Que même votre amour,
Montra dans mon accueil une joie incroyable ;
Et que m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour,
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcmene, dans votre ame
A prévenu la vérité ?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,
Votre cœur se croit, vers ma flâme,
Assez amplement acquitté ?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame,
Du retour d'hier au soir, broüillé la vérité ?
Et que du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flâme
Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change,
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit ;
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmene.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guere de jeu, que trop loin on ne mene.

ALCMENE.

Sans doute, & pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que, par-là, vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,
Vous désirez vous égayer !

AMPHITRYON.

Ah ! de grace ; cessons, Alcmene, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement ;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi ! vous osez me soutenir en face,
Que plutôt qu'à cette heure, on m'ait ici pu voir ?

ALCMENE.

Quoi ! vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier, en ces lieux, vous vîntes sur le soir ?

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier ?

ALCMENE.

Sans doute ; &, dès avant l'aurore,
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON, *à part.*

Ciel ! un pareil début s'est-il pu voir encore ?
Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné ?
Sosie ?

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcmene, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites ;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi,

Et tous ceux du logis ont vû votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats ?
Et les cinq diamans que portoit Prétélas,
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras ?
En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage ?

AMPHITRYON.

Quoi ! je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné ?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment ?

ALCMENE, *montrant le nœud de diamans à sa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie !

SOSIE, *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici ;
Monsieur : la feinte est inutile.

AMPHITRYON, *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE, *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision ?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

AMPHITRYON.

Ah ciel ! O juste ciel !

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte ;
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE, *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vuide.
Il faut que, par magie, on ait su le tirer,
Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide,
Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON, *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE, *à Amphitryon.*

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort ;

Et de même que moi, Monſieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON, *à part.*

O ciel! quel étrange embarras!
Je vois des incidens qui paſſent la nature;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé?

AMPHITRYON.

Non; mais à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALCMENE.

Puiſque vous demandez un récit de la choſe,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous?

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cauſe,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les ſoucis importans, qui vous peuvent ſaiſir,
Vous ont-ils fait ſi vîte en perdre la mémoire?

AMPHITRYON.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaiſir
De m'en dire toute l'hiſtoire.

ALCMENE.

L'hiſtoire n'eſt pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable ſurpriſe,
Tendrement je vous embraſſai,
En témoignai ma joie à plus d'une repriſe.

AMPHITRYON, *à part.*

Ah! d'un ſi doux accueil je me ferois paſſé!

ALCMENE.

Vous me fites d'abord ce préſent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez deſtiné.
Votre cœur, avec véhémence,
M'étala de vos feux toute la violence,
Et les ſoins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aiſe de me revoir, les tourmens de l'abſence,
Tout le ſouci que ſon impatience
Pour le retour s'étoit donné;
Et jamais votre amour, en pareille occurence,
Ne me parut ſi tendre & ſi paſſionné.

AMPHITRYON, *à part.*

Peut-on plus vivement ſe voir aſſaſſiné?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes,
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON, *à part.*

Ah! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon!

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMENE.

Ah! quel emportement!

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger? & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me trop voir condamnée.

Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hymenée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est le moins qu'on doit voir; & les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible,
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.
Votre frere déjà peut hautement répondre,
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté;
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystere
Jusques à présent inoui;
Et, dans les mouvemens d'une juste colere,
Malheur à qui m'aura trahi.

SOSIE.

Monsieur....

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS, *à Alcmene.*

Faut-il....

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, & ne suis point mes pas.

SCENE III.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS, *à part.*

IL faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
Mais le frere sur le champ
Finira cette querelle.

SOSIE, *à part.*

C'est ici, pour mon maître, un coup assez touchant;
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant;
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS, *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.

Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE, *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.
Dieu te gard, Cléanthis.

CLEANTHIS.

Ah, ah, tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu! qu'as-tu? toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises!

CLEANTHIS.

Qu'appelles-tu sur rien? Dis?

SOSIE.

J'appelle sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLEANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà! D'où te vient donc ce transport furieux?

CLEANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être,
Qu'avec moi ton cœur a tenu?

SOSIE.

Et quel!

CLEANTHIS.

Quoi, tu fais l'ingénu!
Est-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu?

SOSIE.

Non, je sais fort bien le contraire,
Mais je ne t'en fais pas le fin.
Nous avions bu je ne sais de quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLEANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuser par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.

J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLEANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la maniere
Dont tu m'as su traiter étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport ;
Je suis équitable & sincere,
Et me condamnerai moi-même, si j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment ! Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille :
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLEANTHIS.

Comment, bon ?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage,
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;
Mais, à tous mes discours tu fus comme une souche,
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE, *à part.*

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace ;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place,
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi ! je ne couchai point ?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible ?

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré ;
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,

Tu t'es d'avec moi séparé,
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE, *à part.*

Vivat, Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoi! ma plainte a cet effet;
Tu ris après ce bel outrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai, dans l'ame, une raison très-forte;
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est ivre,
Que, de sa femme, on se doit abstenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans, & qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre!

CLEANTHIS.

Je me moque des médecins
Avec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils reglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains:
Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés;
Et, sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix séveres,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

SOSIE.

Tout doux.

CLEANTHIS.

—— Non, je soutiens que cela conclut mal ;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin, ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal ;
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en supplie, appaise ton courroux ;
Ce sont d'honnêtes gens, quoique le monde en dise.

CLEANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups,
Et tâcherai d'user, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi ?

CLEANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche ! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah, pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis ; il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLEANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à part.*

Je viens prendre le temps de rappaiser Alcmene,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder ;
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amene,
Le doux plaisir de se raccommoder. (*à Cléanthis.*)
Alcmene est là-haut, n'est-ce pas ?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude,
Qui cherche de la solitude ;
Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défenſe qu'elle ait faite,
Elle ne ſera pour moi.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

SOn chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après ſon fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, ſi toutes nous faiſions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela ſe dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous ſeriez, ma foi, toutes bien empêchées,
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taiſons-nous.

SCENE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

VOulez-vous me déſeſpérer?
Hélas, arrêtez, belle Alcmene.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laiſſez-moi.

JUPITER.

Quoi...

ALCMENE.

Laiſſez-moi, vous dis-je.

JUPITER, *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & ſa douleur m'afflige.
(*haut.*)
Souffrez que mon cœur...

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas,

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne ferez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par tout, Alcmene.

ALCMENE.

Et moi, par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable !

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable ;
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable ;
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable,
C'eſt un ſupplice qui m'accable ;
Et je ne vois rien ſous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas, que votre bouche dit ?

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage ;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver le langage.

JUPITER.

Hé, que vous a donc fait ma flâme,
Pour me pouvoir, Alcmene, en monſtre regarder !

ALCMENE.

Ah, juſte ciel ! Cela ſe peut-il demander ?
Et n'eſt-ce pas pour mettre à bout une ame ?

JUPITER.

Ah, d'un eſprit plus adouci !

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainſi ?
Eſt-ce-là cet amour ſi tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'eſt pas ; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'eſt plus, cet amour, tendre & paſſionné ;
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives bleſſures,

Cruellement assassiné.
C'est, en sa place, un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Hélas, que votre amour n'avoit guere de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah, c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux!
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins blessée.
La jalousie a des impressions,
Dont bien souvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abusé,
A de quoi ramener une ame qu'il offense;
Et, dans l'amour qui lui donne naissance,
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment,
Pour défense, toujours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grace aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais que, de gaieté de cœur,
On passe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, sa cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse & l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime;
Ah, c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur!

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmene, il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux,
Je ne prétends plus la défendre.
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmene, a commis tout le mal,
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce transport brutal;

Et, de vous offenser, son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,
Trop de respect & de tendresse;
Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,
De cent coups, à vos yeux, il faudroit le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous l'on doit toujours être;
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,
Lui seul a maltraité votre aimable personne;
Haissez, détestez l'époux,
J'y consens, & vous l'abandonne.
Mais, Alcmene, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne;
N'en jetez pas sur lui l'effet,
Démêlez le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah, toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et, pour les esprits irrités,
Ce sont des contre-temps que de telles paroles!
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame blessée,
Tous deux ils sont peints à mes yeux;
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
A vos ressentimens, en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est, avec droit, que mon abord vous chasse,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colere me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,

D'avoir offensé vos beaux yeux.
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les Dieux :
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous ſes traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace ;
Pour vous la demander je me jette à genoux ;
Et la demande au nom de la plus vive flâme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmene,
Me refuſe la grace où j'oſe recourir ;
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me déſeſpere.
Alcmene, ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colere.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur ;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmene, vous n'avez qu'à me le déclarer ;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pu fâcher un objet adorable.
Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramene ;
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attends pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah, trop cruel époux !

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmene.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités !

JUPITER.

Quelque reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflâmé ?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flâme à mille morts s'expoſe,

Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc ?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort ;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort ?
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne sauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure ?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colere qui m'accable ;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.

(Sosie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.)

Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Hélas, ce que je puis résoudre,
Paroît bien plus que je ne veux !
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir ;
Dire qu'on ne sauroit vous haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

JUPITER.

Ah, belle Alcmene il faut que comblé d'alégresse...

ALCMENE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, & dépêche-toi ;
Voi, dans les doux transports dont mon ame est charmée,
Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.

(bas à part.)

Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HÉ bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage.

CLEANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment, cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi, tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guere,
Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu, je n'en ferai rien;
Et je veux être à mon tour, en colere.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laisse moi faire;
On se lasse par fois d'être femme de bien.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.

OUi, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.
Je ne saurois trouver, portant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache;
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassemens, & de leur alégresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.
En vain, à passer je m'apprête,
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête:
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,

Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah, qu'on est peu flatté de louange & d'honneur;
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur;
Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie, à tout propos,
Me promene sur ma disgrace;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,
On leve les cachets qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des ressemblances,
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer,
Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout temps les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par-tout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fusse contraint de les croire
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystere,
Et voir si ce n'est point une vaine chimere,
Qui, sur ses sens troublés, ait su prendre crédit.
Ah, fasse le Ciel équitable,
Que ce penser soit véritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit.

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE, *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu par Amphitryon.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiete;
Et je me sens, par ma planette,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRYON, *sans voir Mercure.*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITR. *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah, ouvre !

MERCURE.

Comment ouvre ! Et qui donc es-tu toi,
Qui fait tant de vacarme, & parles de la sorte !

AMPHITRYON.

Quoi, tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non;
Et n'en ai nulle envie.

AMPHITRYON, *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
Est-ce un mal répandu ? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie, oui, c'est mon nom,
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON.

Me voit-tu bien !

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande !
Et que demandes-tu là-bas !

AMPHITRYON.

Moi, pendard, ce que je demande ?

MERCURE.

Que ne demandes tu donc pas,
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître. Avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre ;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O Ciel, vit-on jamais une telle insolence ;
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux !

MERCURE.

Hé bien ; qu'est-ce ! M'as tu tout parcouru par ordre !
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré !
Comme il les écarquille, & paroît effaré ?
Si, des regards, on pouvoit mordre ;
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah, tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autres qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors-moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitryon ?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah, quelle vision !
Dis-nous un peu. Quel est le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRYON.

Comment, encore ?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRYON.

Ciel !

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau ?

AMPHITRYON.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah, je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon pauvre ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment, Amphitryon est là-dedans ?

MERCURE.

Fort bien.
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Eſt auprès de la belle Alcmene,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaiſir de s'être rajuſtés.
Garde toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne puniſſe
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRYON, *ſeul.*

AH, quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon eſprit?
Et ſi les choſes ſont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme!
A quel parti me doit réſoudre ma raiſon?
Ai-je l'éclat, ou le ſecret à prendre!
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maiſon!
Ah, faut-il conſulter, dans un affront ſi rude!
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCENE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS *dans le fond du Théâtre.*

SOSIE, *à Amphitryon.*

MOnſieur, avec mes ſoins, tout ce que j'ai pu faire,
C'eſt de vous amener ces Meſſieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah, vous voilà!

SOSIE.

Monſieur.

AMPHITRYON.

Inſolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi!

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainſi.

SOSIE.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous!

AMPHITRYON, *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miſérable?

SOSIE, *à Naucrates & à Polidas.*

Holà, Meſſieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Ah, de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?

(*à Naucrates.*)

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment, il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nés ;
Et de joindre encor la menace
A mille rapports effrénés.

(*voulant le frapper.*)

Ah, coquin !

SOSIE, *tombant à genoux.*

Je suis mort.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Calmez cette colere.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS, *à Amphitryon.*

Qu'est-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots, où, tout à-l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois par votre ordre, autre part occupé ?
Ces Messieurs sont ici, pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message ;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite
D'avoir, d'Alcmene appaisé le courroux.

(*Sosie, se relevant.*)

AMPHITRYON.

O Ciel, chaque instant, chaque pas;
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre!
Et dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que de chez vous, il vient de nous conter;
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons, vous y pourrez seconder mon effort;
Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystere, & sachons notre sort.
Hélas, je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort!

(*Amphitryon frappant à la porte de sa maison.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JUPITER.

JUPITER.

QUel bruit à descendre m'oblige?
Et qui frappe en maître où je suis?

AMPHITRYON.

Que vois-je justes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel, quel est ce prodige!
Quoi, deux Amphitryons ici nous sont produits?

AMPHITRYON, *à part.*

Mon ame demeure transie.
Hélas, je n'en puis plus, l'aventure est à bout;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes régards sur eux s'attachent fortement;
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable;
L'autre est imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'eſt trop être éludé par un fourbe exécrable,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES, *à Amphitryon, qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux, que voulez-vous faire ?

AMPHITRYON.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau, l'emportement eſt fort peu néceſſaire ;
Et, lorſque, de la ſorte, on ſe met en colere ;
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur, qui porte un caractere,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRYON, *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir par mille coups ; ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage ;
Et ne ſouffrira pas que l'on batte ſes gens.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi m'aſſouvir, dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES, *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi, mon honneur de vous reçoit ce traitement ?
Et mes amis, d'un fourbe, embraſſent la défenſe ?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance ;
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment ?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue ?
A vous faire éclater notre zele aujourd'hui,
Nous craignons de faillir & de vous méconnoître :
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître ;
Du ſalut des Thébains le glorieux appui ;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui ;
Et ne ſaurions juger dans lequel il peut être.
Notre parti n'eſt point douteux ;
Et l'impoſteur, par nous, doit mordre la pouſſiere ;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;

Et c'eſt un coup trop haſardeux,
Pour l'entreprendre ſans lumiere.
Avec douceur laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture;
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra pas dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance;
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aiſément on s'y peût abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colere;
Point mettre l'épée à la main;
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtere,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitryon;
Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion;
Et je prétens me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître;
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.
C'eſt aux yeux des Thébains que je veux avec vous,
De la vérité pure, ouvrir la connoiſſance;
Et la choſe, ſans doute, eſt aſſez d'importance,
Pour affecter la circonſtance,
D'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmene attend de moi ce public témoignage;
Sa vertu, que l'éclat de ce déſordre outrage,
Veut qu'on la juſtifie; & j'en vais prendre ſoin.
C'eſt à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un aſſemblage,
Pour l'éclairciſſement dont ſa gloire a beſoin.
Attendant avec vous ces témoins ſouhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Soſie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Meſſieurs, ce mot termine
Toute l'irréſolution;
Le véritable Amphitryon,
Eſt l'Amphitryon où l'on dîne.

AMPHITRYON.

O Ciel, puis-je plus bas me voir humilié!
Quoi, faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'impoſteur à mes yeux vient de dire;
Et que, dans la fureur que ce diſcours m'inſpire,

On

On tienne le bras lié ?

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Vous vous plaignez à tort, permettez nous d'attendre
L'éclairciſſement, qui doit rendre
Les reſſentimens de ſaiſon.
Je ne ſais pas s'il impoſe !
Mais il parle ſur la choſe
Comme s'il avoit raiſon.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, & flattez l'impoſture.
Thebes en a pour moi de tout autre que vous
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure
Sauront prêter la main à mon juſte courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends ; & ſaurai décider
Le différent en leur préſence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut être t'évader ;
Mais rien ne te ſauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel, même le Ciel ne t'y ſauroit ſouſtraire ;
Et, juſqu'aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

Il ne ſera pas néceſſaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON, *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il ſorte,
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux ;
Et chez-moi venons à main forte
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façon, je vous conjure,
Entrons vîte dans la maiſon.

NAUCRATES.

Certes, toute cette aventure
Confond le ſens & la raiſon.

SOSIE.

Faites treve, Meſſieurs, à toutes vos ſurpriſes ;
Et, pleins de joie, allez tabler juſqu'à demain.
(*ſeul.*)
Que je vais m'en donner & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantiſes !

Je brûle d'en venir aux prifes ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARrête. Quoi, tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuifine?

SOSIE.

Ah, de grace, tout doux!

MERCURE.

Ah, vous y retournez?
Je vous ajufterai l'échine.

SOSIE.

Hélas, brave & généreux moi,
Modere-toi, je t'en fupplie.
Sofie, épargne un peu Sofie,
Et ne te plais point tant à frapper deffus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pu te donner la licence!
Ne t'en ai-je pas fait une expreffe défenfe,
Sous peine d'effuyer mille coups de bâton!

SOSIE.

C'eft un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Pofféder fous un même maître.
Pour Sofie, en tous lieux, on fait me reconnoître,
Je fouffre bien que tu le fois,
Souffre auffi que je le puiffe être.
Laiffons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jaloufies;
Et, parmi leurs contentions,
Faifons, en bonne paix, vivre les deux Sofies.

MERCURE.

Non, c'eft affez d'un feul; & je fuis obftiné
A ne point fouffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, fur moi, tu prendras l'avantage;
Je ferai le cadet, & tu feras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'eft pas de mon goût,
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je fois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanife;

En cette qualité, souffre-moi près de toi.
Je te serai par-tout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable est la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las! A quelque étrange disgrace,
Pauvre Sosie, es-tu réduit?

MERCURE.

Quoi, ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends,

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE, *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille:
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te demanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE, *seul.*

O Ciel, que l'heure de manger
Pour être mis dehors, est une maudite heure!
Allons, cédons au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie,
Et par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie,

Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÉS, SOSIE, *dans un coin du Théâtre, ſans être apperçu.*

AMPHITRYON, *à pluſieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

Arrêtez-là, Meſſieurs, Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez, je vous prie,
Que quand il en ſera beſoin.

POSICLÉS.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRYON.

Ah, de tous les côtés, mortelle eſt ma douleur !
Et je ſouffre pour ma flâme
Autant que pour mon honneur.

POSICLÉS.

Si cette reſſemblance eſt telle que l'on dit,
Alcmene, ſans être coupable...

AMPHITRYON.

Ah ! ſur le fait dont il s'agit,
L'erreur ſimple devient un crime véritable;
Et, ſans conſentement, l'innocence y périt.
De ſemblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne;
Touchent des endroits délicats :
Et la raiſon bien ſouvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarraſſe point là-dedans ma penſée;
Mais je hais vos Meſſieurs de leurs honteux délais,
Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baiſſée,
Se jeter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur, n'eſt point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes tranſports,
Par bailler, ſans autre myſtere,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphotidas marche droit ſur ce point;

Et, de vous, il faut que j'obtienne;
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE, *à Amphitryon.*

Je viens, Monsieur, subir, à deux genoux,
Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net,
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois-là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne,
Et l'on me des-Sosie enfin,
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne.

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLÉS, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi?
Quelle est la peur que je t'inspire!

CLEANTHIS.

Las! vous êtes là-haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Ne vous pressez point, le voici,

Pour donner devant tous les clartés qu'on desire;
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Saurons vous affranchir de trouble & de souci.

SCENE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLÉS, CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

OUi, vous l'allez voir tous ; & sachez par avance,
Que c'est le grand maître des Dieux,
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmene a fait du Ciel descendre dans ce lieux.
Et quand à moi, je suis Mercure,
Qui, ne sachant que faire, ait rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure ;
Mais, de s'en consoler, il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâtons d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monsieur le Dieu, je suis votre valet ;
Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie,
Je suis las de porter un visage si laid ;
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(Mercure s'envole dans le Ciel.)

SOSIE.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie
Ta fureur s'est par trop acharnée après-moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.



SCENE DERNIERE.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLÉS, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *annoncé par le bruit de tonnerre, armé de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

REgarde, Amphitryon, quel est ton imposteur ;
Et, sous tes propres traits, vois Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aisément le connoître ;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et retablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore ;
Et, sans doute, il ne peut être que glorieux,
De se voir le rival du souverain des Dieux.
Je n'y vois pour ta flâme aucun lieu de murmure :
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout Dieu que je suis, doit être le jaloux.
Alcmene est toute à toi, quelque soin qu'on emploie ;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux ;
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi ;
Et que, ce qu'il a reçu d'elle,
N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts ;
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle ;
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,
Fera connoître à tous, que je suis ton support ;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données.
C'est un crime, que d'en douter.

Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées.
(Il ſe perd dans les nues.)

NAUCRATES.

Certes, je ſuis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Meſſieurs, voulez-vous bien ſuivre mon ſentiment ?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes ;
C'eſt un mauvais embarquement ;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phraſes ſont embarraſſantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur ;
Et ſa bonté, ſans doute, eſt pour nous ſans ſeconde ;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune, en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très grand cœur,
Tous cela va le mieux du monde ;
Mais enfin coupons aux diſcours ;
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire.
Sur telles affaires toujours
Le meilleur eſt de ne rien dire.

FIN.

